

MON DICTIONNAIRE ET MOI

Le dictionnaire qui donne et qui reçoit

Tuncay Birkan

Depuis trente ans, je traduis ou publie des livres, principalement dans les domaines des sciences sociales et des lettres. Autrement dit, je suis traducteur et éditeur, cette dernière profession requérant en Turquie un « profil » plutôt élastique. En effet, le poste exige d'accomplir à peu près tout ce qu'il y a à faire au sein d'une maison d'édition. D'abord, il faut découvrir des livres à publier dans une pile d'ouvrages ou dans une montagne de catalogues. Une fois un choix de titres établi, on cherche les traducteurs ad hoc. Le job consiste aussi à écrire ou à téléphoner auxdits traducteurs ainsi qu'à des maisons d'édition partout dans le monde. Cependant, aux yeux de l'éditeur turc moyen, il ne s'agit là que d'à-côtés, dont aucun ne mérite l'insigne qualification de « travail » ni la rémunération correcte qui en découle ! En fait, pour justifier sa paie, il faut réviser autant de traductions que possible. Le reste, on n'a qu'à s'en occuper à un autre moment... une fois rentré chez soi, de préférence.

J'en ai révisé, des livres ! Certains en avaient tellement besoin qu'outre la bonne cinquantaine de titres

officiellement traduits de ma main, j'ai à mon actif nombre de traductions « secrètes », signées par d'autres. Par chance, cette comédie, limitée pour l'essentiel à mes premières années de carrière, a pris fin quand je me suis mis à travailler avec des traducteurs plus compétents, que je choisissais moi-même. J'ai dès lors cessé de passer le plus clair de mon temps à résoudre des points élémentaires de syntaxe turque et/ou à décoder les subtilités d'un anglais recherché. Ces tâches sont d'ailleurs le lot de tout éditeur, en toutes langues. Mais j'ai continué à rencontrer une difficulté spécifique au contexte turc : celle qui consiste à trouver l'équivalent exact des concepts présents dans les textes source. L'aptitude des traducteurs n'était pas ou guère en cause. Le problème tenait aux vicissitudes de l'histoire politique turque.

La langue, organe politiquement sensible

Cela vous semble incroyable ?

Et pourtant ! Je résume : au début des années 1930, la jeune république turque rompit avec son passé ottoman et s'engagea, pour reprendre les termes

d'Auerbach, dans « un nationalisme fanatiquement antitraditionnel, un rejet de tout héritage mahométan et une relation fantasmée à une identité turque originelle ». De cette obsession naquit une « novlangue » car, devenus suspects, presque tous les mots empruntés depuis plus de mille ans au perse et à l'arabe devaient céder la place à d'autres, « purement turcs », pour la plupart créés de toutes pièces et du jour au lendemain.

Bien entendu, l'entreprise s'avéra moins aisée que le pouvoir l'escomptait. Une bonne partie de l'intelligentsia dut adopter une posture ambivalente : si elle applaudit la politique hardie du régime (la presse s'efforça un temps d'utiliser ces mots fabriqués de frais), elle comprit vite qu'il était impossible d'écrire de manière compréhensible à l'aide de ce seul vocabulaire. Les intellectuels, bien qu'en majorité sincères partisans du gouvernement, résistèrent à la règle imposée, tout en s'abstenant avec sagesse de créer des remous. Ceux d'entre eux qui participaient à telle ou telle commission officielle produisirent d'ailleurs un ensemble de dictionnaires et glossaires regroupant les termes homologués par les autorités. Largement employés dans les établissements scolaires, ces mots émaillaient en outre – et c'est ce qui nous intéresse en particulier ici – les traductions de classiques occidentaux publiées dans les années 1940 par le ministère de l'Éducation.

En fait, après la mort d'Atatürk en 1938, la langue, organe politiquement sensible, et les problèmes de terminologie firent l'objet de vifs débats dans les journaux. Alors qu'après des années

la polémique s'apaisait enfin, le Parti démocrate (DP, Demokrat Parti), arrivé au pouvoir en 1950, bouleversa cet équilibre relatif. Ses « intellectuels organiques » et revanchards bannirent quasi systématiquement les nouveaux mots et adoptèrent un style ottoman si précieux que les nouvelles générations le comprenaient à peine. Pendant la décennie où le DP resta au pouvoir, les intellectuels d'extrême-gauche subirent des pressions et critiques telles que, lors du coup d'État qui renversa le parti en 1960, une majorité d'entre eux applaudit au putsch.

« La plupart des mots de la langue turque furent marqués par une surdose de signification politique »

De 1960 jusqu'au début des années 1990, la plupart des mots de la langue turque furent marqués par une surdose de signification politique. L'opinion générale voulait qu'une origine perse ou arabe soit étiquetée de droite, tandis que, curieuse ironie de l'histoire, on associait les « purs turcs » à la gauche. À l'écrit, traduction comprise, et même à l'oral, on évitait d'employer le lexique du camp d'en face. Née d'un passé douloureux, cette rigidité

irrationnelle, confinant à l'absurde, ne commença à s'assouplir qu'autour de 1990. Aujourd'hui encore, des critiques vous reprocheront d'utiliser les deux catégories de mots dans une traduction. Dieu merci, c'est une minorité !

Le dictionnaire qui donne et qui reçoit

Le fait est que dans ces années-là, on publia selon cette ligne de nombreux dictionnaires spécialisés en philosophie, sociologie, psychologie et divers autres domaines. Le traducteur devait y puiser avec circonspection, car dans ces ouvrages, certains mots n'avaient pas cours, même dans les cercles « puristes », tandis que d'autres avaient perdu depuis des lustres toute intelligibilité pour les intellectuels de droite ! Dans un cas comme dans l'autre, ces termes à faible teneur communicante risquaient fort de rendre inaccessibles les œuvres de notre catalogue, déjà difficiles en soi. De plus, à user à tout prix de tels mots, on en venait parfois à malmener la syntaxe turque au point de produire des phrases monstrueuses.

C'est pour pallier ces inconvénients que je me mis à élaborer mon dictionnaire. Mon but était d'indiquer aux traducteurs et traductrices avec lesquels je travaillais, jeunes pour la plupart, si les termes qu'ils trouvaient dans tel ou tel autre dictionnaire étaient toujours en usage. Par exemple, *başsızcı* (littéralement, « qui refuse les chefs »), pouvait à leurs yeux rendre le mot « anarchiste », alors que nul ne l'employait hormis son « inventeur » ! Même ma grand-mère disait simplement *anarşist*. Dans sa version d'origine, mon dictionnaire soulignait *başsızcı* et autres mots de la sorte.

Un jeune traducteur trouvait aussi dans les dictionnaires de l'époque des entrées telles que *ekin* (« culture »), *ulam* (« catégorie »), *edimci* (« acteur ») ou *bulunç* (« conscience »), que les puristes s'obstinèrent longtemps à prescrire, malgré l'insuccès de ces mots à s'intégrer dans la langue courante. Je préconisais plutôt *kültür*, *kategori*, *aktör* et *vicdan*, compris du plus grand nombre.

Pour replacer certaines entrées dans un contexte, je les complétais par des sources entre parenthèses, comme par exemple : « bricolage : *yaptakçılık* (Lévi-Strauss) » ou « estrangement : *yadırgatma* (formalisme russe) ».



Il faut se méfier des mots, Ben,
installation murale, Paris
Photo: Ros Schwartz



Tuncay Birkan, traducteur de l'anglais et éditeur, a traduit près de cinquante livres dans les domaines des sciences sociales et des lettres. Éditeur chez Ayrıntı (1992–1996) et Metis (2004–2017), il est l'un des fondateurs et le premier président (2006–2008) de ÇEVİRİ, l'Association des traducteurs turcs. Ses essais politiques et littéraires ont paru dans différents organes de presse ou sites web. En 2019, il a publié son livre *Dünya ile Devlet Arasında Türk Muharriri. 1930–1960* (« L'Auteur turc entre le monde et l'État. 1930–1960 »).

Tuncay Birkan
Photo: Aslı Biçen

Cependant, il restait encore à trouver pour de nombreux concepts des équivalents turcs plus satisfaisants. Je signalais ces lacunes par des « ?? » et invitais les utilisateurs à proposer de tels mots. D'où, pour cet ouvrage donneur-receveur, le titre de *Dictionnaire à compléter* !

« **La plupart des mots de la langue turque furent marqués par une surdose de signification politique** »

C'est ainsi qu'à partir de 1995 environ, un grand nombre de contributeurs apportèrent leur écot à cet humble dictionnaire. Ce fut particulièrement le cas dans les années 2000, moment où nous, traductrices et traducteurs, envisageâmes de fonder une association de défense de nos droits. Nos échanges portant également sur des questions de terminologie, le « donneur-receveur » absorba alors plus de contributions que jamais ! Depuis dix ans, il ne s'augmente plus que d'apports limités, une stabilité et un consensus relatifs ayant peu à peu atténué l'urgence du problème terminologique. Rétrospectivement, j'aime à croire que mes efforts, ô combien insuffisants dans ce vaste domaine qu'est la lexicographie, auront modestement contribué à cette stabilisation. C'est pourquoi j'ai sur ce dictionnaire un avis quelque peu partial !

Traduit de l'anglais par
Marie-Christine Guyon